

« A l'origine, l'art de la médecine n'aurait été ni découvert ni recherché – car le besoin ne s'en serait point fait sentir – s'il n'avait été profitable aux gens souffrant d'user, dans leur régime et dans leur alimentation, des mêmes aliments, des mêmes boissons et, en général du même régime que les gens bien portants, et s'il n'y avait d'autres choses meilleures que celles-là. Mais en réalité, c'est la nécessité elle-même qui fit que la médecine fut recherchée et découverte chez les hommes, car il n'était profitable aux gens souffrant de prendre la même alimentation que les gens bien portants, de même aujourd'hui non plus cela n'est pas profitable. Et en remontant encore plus haut, j'estime, pour ma part, que même le régime et la nourriture des gens bien portants dont on use actuellement n'auraient pas été découverts s'il avait été suffisant pour l'homme de manger et de boire les mêmes choses que le bœuf, le cheval et tous les animaux en dehors de l'homme, comme par exemple les produits de la terre, fruits, broussailles et fourrages ; car, grâce à ces produits, ils se nourrissent, s'accroissent et vivent à l'abri des souffrances sans nul besoin d'un autre régime. Et à vrai dire, je crois pour ma part qu'à l'origine, l'homme a aussi usé d'une telle nourriture. Quant au régime actuellement découvert et élaboré avec art, il a fallu une longue période de temps, à mon avis, pour qu'il soit ce qu'il est. En effet, comme les gens éprouvaient bien des souffrances terribles par suite d'un régime fort et bestial, du fait qu'ils ingéraient des aliments crus, non-tempérés et dotés de qualités fortes – souffrances analogues à celles que les gens d'aujourd'hui éprouveraient aussi à la suite de ce régime, tombant dans de fortes douleurs, dans des maladies, et rapidement dans la mort ; sans doute est-ce à un moindre degré que les gens d'alors devaient éprouver ces souffrances, à cause de l'habitude ; toutefois ils les éprouvaient fortement même à ce moment là et le plus grand nombre, ceux qui avaient une nature plus faible, devaient périr, tandis que ceux qui leur étaient supérieurs devaient résister plus longtemps, de même qu'aujourd'hui encore, après avoir pris une nourriture forte, les uns s'en remettent facilement tandis que d'autres n'y arrivent qu'au prix de bien des souffrances et de bien des maux – dès lors pressés par ce besoin, ces gens-là, à mon avis, cherchèrent une nourriture adaptée à leur nature et découvrirent celle dont nous usons actuellement. Ainsi donc à partir des grains de blé, après les avoir mouillés, mondés, moulus, pétris et cuits, ils confectionnèrent le pain, et à partir des grains d'orge, la galette. Et procédant à bien d'autres opérations pour préparer cette nourriture, ils firent bouillir et rôtir, mêlèrent et tempérèrent les substances fortes et non-tempérées à l'aide de substance plus faibles, façonnant tout en conformité avec la capacité naturelle de l'homme ; car, ils estimaient que, dans le cas des aliments trop forts, la nature de l'homme ne sera pas capable de les dominer si elle les ingère, et qu'il résultera de ces aliments eux-mêmes souffrances, maladies et mort, tandis que tous les aliments qu'elle est capable de dominer, il résultera nourriture, accroissement et santé. Or, à cette découverte et à cette enquête, quel nom plus juste ou plus adéquat pourrait-on donner que celui de médecine, puisqu'il s'agit d'une découverte faite pour la santé, le salut et la nourriture de l'homme, en remplacement de ce régime-là qui était à l'origine des souffrances, des maladies et de la mort.

Si cela ne passe pas communément pour un art, ce n'est pas sans raison ; car dans un domaine où personne n'est profane, mais où tout le monde est savant par le fait de l'usage et de la nécessité, dans un tel domaine personne ne mérite le titre de « spécialiste de l'art ». Pourtant ce fut une grande découverte, fruit de beaucoup d'observations et de beaucoup d'art ; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'encore de nos jours ceux qui s'occupent des exercices et de l'entraînement des athlètes ajoutent sans cesse quelque découverte en appliquant la même méthode dans leur recherche pour déterminer quels sont les aliments et les boissons dont l'athlète triomphera au mieux et grâce auxquels il sera au summum de sa force.

Mais examinons aussi la médecine reconnue comme telle, celle qui a été découverte pour les malades et qui possède un nom et des spécialistes de l'art vise-t-elle, elle aussi un de ces buts ? Comment a-t-elle commencé ? A mon avis, comme je l'ai dit au commencement,

on n'aurait même pas entamé les recherches sur la médecine si le même régime avait convenu aussi bien aux malades qu'aux bien portants. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'encore de nos jours tous ceux qui n'usent pas de la médecine – les Barbares et un petit nombre de Grecs – conservent (quand ils sont malades) le même régime que les gens bien portants, n'écoulant que leur plaisir, et ils ne sauraient ni renoncer à aucun des mets qu'ils désirent no même en réduire la quantité. Mais ceux qui ont cherché et découvert la médecine, tenant le même raisonnement que ceux dont il a été question dans mon développement précédent, commencèrent à mon avis, par retrancher sur la masse de ces aliments eux-mêmes et à réduire la quantité de beaucoup à très peu. Mais comme à ce qu'ils virent, ce régime parfois suffisant pour certains malades et manifestement bénéfique pour eux, ne l'étaient cependant pas pour tous, puisque certains étaient dans un état tel qu'ils ne pouvaient pas triompher d'une petite quantité d'aliments, et comme, dès lors, c'est d'un régime plus faible que de tels malades leur paraissaient avoir besoin, ils découvrirent les potages en mélangeant une petite quantité de substances fortes à beaucoup d'eau et en ôtant la force de ces substances par le tempérament et la cuisson. Enfin, pour les malades qui ne pouvaient même pas triompher des potages, ils retranchèrent aussi ces potages et en vinrent aux boissons ; encore veillèrent-ils à ce qu'ils fussent dans une juste mesure tant par le tempérament que par la quantité, s'abstenant d'administrer des boissons trop abondantes et trop intempérées ou aussi trop insuffisantes.

Quelle différence apparaît donc entre le raisonnement de l'homme appelé médecin et reconnu spécialiste de l'art qui a découvert le régime et la nourriture des malades, et le raisonnement de cet homme-là qui, à l'origine, a trouvé et préparé pour tous les hommes la nourriture dont nous usons aujourd'hui à la place de ce régime sauvage et bestial d'autrefois ? A mes yeux, ce qui apparaît c'est l'identité de méthode, c'est l'unité et la similitude de la découverte. L'un a cherché à retrancher tous les aliments ingérés dont la nature humaine dans l'état de santé n'était pas capable de triompher à cause de leurs propriétés bestiales et intempérées et l'autre tous les aliments dont le malade, dans la disposition où il se trouvait à chaque fois, ne pouvait triompher. En quoi donc cette recherche-ci diffère-t-elle de celle-là, sinon en ce qu'elle a plus de faces, qu'elle est encore plus diversifiée et qu'elle exige une plus grande habileté opératoire ? Mais le point de départ a été cette recherche-là qui fut la première.

Hippocrate, *De l'Ancienne médecine* §.5 - 7

« On sait que les termes furent forgés par le linguiste Kenneth Pike à partir des suffixes de *phonetics* et de *phonemics* (phonologie) afin de mieux distinguer la démarche qui s'intéresse aux sons linguistiques et à leur notation en tant que phénomènes acoustiques universels (phonétique) et celle qui s'intéresse aux phonèmes d'une langue particulière est aux traits pertinents qui la caractérisent (phonologie). Par analogie avec l'étude des sons linguistiques, peuvent donc être définis comme *etic* les caractéristiques de la réalité physique envisagées indépendamment de toute dimension culturelle, tandis que la démarche *emic* consiste « à découvrir et à décrire le système de comportement d'une culture donnée dans ses propres termes, en identifiant non seulement les unités structurelles, mais aussi les classes structurelles auxquelles appartiennent. Une description de type *emic* en ethnoscience devrait ainsi pouvoir indiquer quels sont, dans l'environnement d'une culture, les éléments de type *etic* qui sont reconnus par elle et qu'elle investit d'une signification particulière.

Mais l'environnement d'une culture est autrement plus complexe que les paramètres acoustiques du langage et l'on voit bien qu'il est impossible de considérer les éléments *etic* ainsi définis en faisant abstraction de tout contexte culturel, puisque c'est en fonction des catégories propres à l'observateur qu'ils sont isolés à l'origine, et réputés pertinents comme prototypes de toute système de connaissances sur le monde. Une enquête ethnobotanique, par exemple, suppose de procéder à un inventaire aussi complet que possible de la flore locale comme démarche *etic* préalable à l'analyse *emic* des classifications et des usages des plantes par la population étudiée. Or la délimitation même du domaine d'objet – la botanique comme savoir spécialisé sur les plantes – et son organisation interne – la nomenclature comme expression lexicale de la discontinuité des espèces – procède d'un découpage de la réalité phénoménale acceptée depuis longtemps en Occident, non d'un point de vue libéré de tout préjugé culturel. La multiplication des études d'ethnobotanique peut bien engendrer l'illusion que le domaine auquel celle-ci s'applique est de type *etic* puisque son contenu et ses contours paraissent confirmés par le recouvrement ou la convergence des différentes descriptions *emic* que l'on en donne, cette vérification expérimentale ne pourra jamais être autre chose qu'une confirmation du présupposé qui a fondé le monde végétal comme un champ d'enquête spécialisé. Parce qu'ils ne remettent pas en cause l'idée qu'une segmentation interne et externe de l'ordre naturel constitue l'arrière-plan universel sur fond duquel les particularités culturelles peuvent être évaluées, les relativistes préfigureraient la conception dénotative des savoirs locaux que les universalistes défendent. L'arbitraire du signe mais pas ici remis en question, mais le bornage des catégories sémantiques ou moyen desquels la réalité est appréhendée demeure dépendant d'un référent posé sans discussion comme transcendant toute culture particulière.

(...) Or, si l'observateur investit nécessairement ses croyances d'un contenu différent de celui qui caractérise les siennes propres – bien qu'il estime souvent ne pas en avoir – il leur confère néanmoins un statut identique à celui accordé à ce genre de représentation dans sa communauté d'origine. Autrement dit, les croyances ne sont pas tenues pour des savoirs légitimes, mais pour des artefacts symboliques au moyen desquels on croit que ceux qui croient penser peuvent agir sur le monde. Sur le terrain, par exemple, l'ethnographe ne pourra s'empêcher de faire la distinction entre les connaissances météorologiques d'une population, fondée sur une longue série d'observations rigoureuses, et les rituels ou invocations magiques destinées à faire venir la pluie. La prévision des changements du temps est réputée relever d'un savoir positif, quoi que souvent démenti, c'est-à-dire censée être vraie pour l'observé et vérifiable pour l'observateur, tandis que les rituels de pluie proposeront sur des croyances réputées objectivement fausses – car allant à l'encontre des attentes du sens commun et des acquis scientifiques –, mais subjectivement vraies pour ceux qui entreprennent ces cérémonies. Dans l'enquête ethnographique, le dualisme de la nature et de la culture que l'observateur transporte avec lui a ainsi pour effet de lui faire appréhender le système d'objectivation de la réalité qu'il étudie comme une variante plus ou moins appauvrie de celui qui nous est familier, le système local se révélant incapable d'objectiver complètement notre réalité. »

« Bien que, à l'évidence, les humains soient capables d'adopter une attitude d' « architecte » vis-à-vis de l'environnement, je ne pense pas qu'ils le perçoivent ainsi dans leur vie quotidienne. Pas plus que les autres animaux, les êtres humains ne peuvent *vivre* en permanence en « suspens », dans un détachement contemplatif. Si l'animal est toujours et directement en phase avec son activité de vie, c'est également la plupart du temps (si ce n'est pas tout le temps) le cas des humains. Je pense donc (...) que nous percevons notre environnement en fonction de ce qu'il nous offre dans la poursuite de l'action dans laquelle nous sommes engagés. Nous supposons que l'homme qui lance une pierre n'a pas d'abord « construit » la pierre comme projectile en attachant une signification ou une qualité de lancer » aux impressions qu'il en reçoit à travers les sens. L'acte de lancer n'était pas non plus la simple exécution corporelle d'un ordre émis ultérieurement par l'esprit sur la base de cette construction. C'est au contraire l'implication de l'homme dans l'environnement, dans le contexte pratique du lancer, qui lui permet de prendre conscience de la « nouvelle signification » de la pierre, raison pour laquelle elle fut perçue comme un projectile. Une telle perception directe de l'environnement est un mode d'engagement dans le monde et pas seulement un mode de construction du monde.

Il est absolument nécessaire de distinguer les concepts d' « environnement » et de « nature ». J'appellerai « réalité *de* » le monde physique des objets neutres qui ne sont visibles qu'à l'observateur détaché et extérieur, et « réalité *pour* » le monde constitué en *relation* à l'organisme ou à la personne dont il est l'environnement. La « réalité *pour* » ne peut coïncider avec la « réalité *de* » que pour un sujet capable de se désengager entièrement de sa vie dans le monde. Un animal ne peut donc ni s'engager dans la nature ni établir une relation avec des objets neutres car, en l'absence de telles relations, on ne peut percevoir la neutralité de la nature que dans le *désengagement*. L'alternance entre engagement et désengagement, entre action dans le monde et introspection, est peut-être caractéristique de la condition humaine.

Néanmoins ma thèse fondamentale est que la vie est donnée dans l'engagement et non dans le désengagement. (...) L'anthropologie écologique, dans la mesure où elle s'intéresse aux relations que les hommes entretiennent avec l'environnement dans le processus de la vie, doit adopter la position de l'engagement actif comme point de départ. Il nous faut donc renverser le primat cartésien de la cognition sur l'action, ou de la pensée sur la vie. C'est la seule manière pour que le dualisme de la culture et de la nature soit remplacé par la synergie de la personne et de l'environnement.

(...)

Les affirmations générales selon lesquelles l'environnement humain est culturellement construit sont presque trop nombreuses pour qu'il soit possible de les citer. (...) Selon cette position, si les perceptions peuvent être partagées c'est parce que, grâce au langage, les hommes organisent leurs données sensorielles selon des catégories établies par convention. « Notre perception interne du monde qui nous entoure, écrit Leach, est fortement influencée par les catégories verbales que nous utilisons pour le décrire (...) Nous utilisons le langage pour diviser le continuum visuel en objets significatifs et en personnes remplissant des rôles bien précis. (*Culture and communication*) ».

La théorie de la perception directe affirme exactement le contraire : nous *découvrons* les objets significatifs dans l'environnement en nous y déplaçant et en dégageant des invariants de la matrice optique en évolution constante. Le langage n'est pas utilisé pour produire des perceptions internes à notre environnement, et il n'est pas non plus nécessaire pour que la perception soit partagée. La conscience de vivre dans un monde commun – la communion d'expérience qui est au cœur de la socialité – ne dépend pas de la traduction des percepts, initialement construits par les sujets à partir de données sensorielles qui leur sont propres, dans les termes d'un système objectif de représentations collectives encodées dans le langage et validées par un accord verbal. La socialité, au contraire, donnée dès l'origine, et ce

antérieurement à l'objectivation de l'expérience dans des catégories culturelles, par l'implication perceptuelle de sujets immergés, à travers une action commune, dans un *même* environnement.

(...)

J'en conclus que nous avons tort de concevoir les relations écologiques des êtres humains dans les termes d'une confrontation entre la nature et la culture. Car la dichotomie nature-culture, loin de décrire une division primordiale entre les mondes mutuellement impénétrables de la nature et de la culture, que les hommes doivent nécessairement chercher à franchir au cours de leurs activités est plutôt une conséquence de la *décomposition* rétrospective et analytique de notre perception immédiate et active des environnements dans lesquels nous vivons et nous travaillons. A la question que faire de la culture ? Je répondrai qu'il faut la laisser en dehors de l'équation écologique. Il ne fait aucun doute que les anthropologues seraient horrifiés à cette pensée. Mon argumentaire s'appuie sur les observations suivantes :

1. Dans le cours ordinaire de leur vie l'expérience de l'environnement que font les humains n'est pas celle d'une « page blanche », c'est-à-dire d'un *espace* qui attendrait de se voir imposer un ordre culturel, mais plutôt celle d'un ensemble structuré d'affordances dans le contexte de l'action en cours.
2. C'est en agissant dans le monde que le praticien le connaît, l'acquisition d'un savoir environnement est donc indissociable de la pratique productive. Les aptitudes perceptuelles et les aptitudes techniques sont donc les deux faces d'une même médaille.
3. La culture n'est pas un cadre permettant de *percevoir* le monde, mais permettant de *interpréter* pour soi-même et pour les autres. Nous n'avons pas à interpréter la plupart des choses afin de les percevoir ; et nous échouons à interpréter la plupart des choses que nous percevons, ce pourquoi la connaissance que nous en avons demeure implicite.
4. La nature, en tant qu'environnement d'objets neutres n'est pas une donnée préexistante, mais le produit d'une interprétation, qui exige des sujets qu'ils se détachent de leur occupation présente.
5. Il se peut que seuls les humains, dans la mesure où ils sont dotés d'une conscience de soi objective, soient capables de le faire. Parce que nous donnons un sens aux phénomènes, nous sommes également les seuls animaux à être confrontés au spectre d'un environnement *dépourvu de signification*.
6. Les systèmes culturels de classification ne sont donc pas une condition préalable de l'action concrète dans le monde, mais ils permettent de retrouver le sens qui se perd lorsque l'action se tourne de façon réflexive vers le soi.

Tim Ingold, *Marcher avec les dragons*, V. « Culture et perception de l'environnement »
Ed. Zones sensibles, (2013) p. 136-137 ; 139-140 ; 146-147

« Un lignage de signes peut potentiellement se prolonger dans le futur sous la forme d'une habitude émergent, dans la mesure où chaque instanciation interprétera la précédente d'une manière qui pourra, à son tour être interprétée par une instanciation future. Cela s'applique de la même manière à un organisme biologique dont la progéniture peut ou peut ne pas survivre à dans le futur, et à ce livre, dont les idées peuvent ou peuvent ne pas être reprises dans les pensées d'un futur lecteur. C'est ce processus qui constitue la vie. Autrement dit, tout type de vie, qu'elle soit humaine, biologique ou même peut-être un jour non organique, témoigne spontanément de cette dynamique corporée, localisée et représentationnelle, qui prédit le futur et resitue, amplifie, fait proliférer une tendance à prendre des habitudes dans une future instanciation d'elle-même. Une autre manière de formuler ceci serait de dire que toute entité qui constitue un lieu d'à-propos, au sein d'un lignage de tels lieux qui se prolongent potentiellement dans le futur, peut être dite vivante. L'origine de la vie – toute forme de vie, n'importe où dans l'univers – constitue également l'origine d'une sémiologie et d'un soi.

Elle constitue aussi l'origine de la pensée. Les formes de vie – humaines ou non humaines – du fait qu'elles sont intrinsèquement sémiotiques, témoignent de ce que Pierce a nommé « l'intelligence scientifique ». Par « scientifique » il n'entend pas une intelligence humaine, consciente ou même rationnelle, mais simplement une intelligence « capable d'apprendre par expérience ». Les sois, par oppositions aux flocons de neige, peuvent apprendre par expérience, ce qui est une autre manière de dire qu'à travers le processus sémiotique que j'ai décrit, ils peuvent croître. Cela en retour, est une autre manière de dire que les sois pensent. Cette pensée n'a pas besoin de se dérouler dans l'échelle temporelle que nous appelons de manière très chauvine le temps réel. Elle n'a pas besoin de se dérouler, autrement dit à l'intérieur de la vie d'un seul organisme confiné aux limites de sa peau. Les lignages biologiques pensent eux aussi d'une génération à l'autre, peuvent croître et apprendre par expérience, sur le monde qui les entoure, et, en tant que réels, ils peuvent aussi faire preuve d'« intelligence scientifique ». En résumé, puisque la vie est sémiotique et que la sémiologie est vivante, il convient d'envisager les vies et les pensées comme des « pensées vivantes ». Cette conception approfondie de la relation étroite entre vie, le soi et la pensée est au centre de l'anthropologie au-delà de l'humain que j'entends développer ici.

La qualité sémiotique de la vie – le fait que les formes prises par la vie résultent de la manière dont les sois vivants se représentent le monde qui les entoure – structure l'écosystème tropical. Bien que toute vie soit sémiotique, la qualité sémiotique de la vie est amplifiée et rendue plus apparente dans la forêt tropicale du fait de la variété et de la quantité incomparable de sois vivants qui la constituent. C'est la raison pour laquelle je veux trouver le moyen d'étudier comment les forêts pensent : les forêts tropicales amplifient et font aussi mieux apparaître la façon dont pense la vie

Les mondes que les sois se représentent ne sont pas simplement faits de choses ? Ils sont aussi faits pour une large part d'autres sois sémiotiques. C'est la raison pour laquelle j'en suis venu à appeler la toile des pensées vivantes à l'intérieur et autour des forêts d'Avila une écologie des sois. Cette écologie des sois à l'intérieur et autour d'Avila inclut les Runa ainsi que d'autres humains qui interagissent avec eux et avec la forêt ; en outre elle compte aussi dans ses configurations les diverses sortes d'êtres vivants de la forêt, mais aussi les esprits et les morts qui font de nous les êtres vivants que nous sommes. » Eduardo Kohn, *Comment les forêts pensent*, Ed. Zones sensibles (2017) p.115 – 116